MÉCANISMES

Fabrizio Sinisi

MÉCANISMES

traduction
Pietro Pizzuti

EXTRAITS

Merci de ne pas diffuser ce PDF

ESPACES 34.

Personnages

Lui
Elle

Premier Acte

(...)

Lui.– Donc c'est vrai ? C'est ta première fois. Ta première transformation. C'est comme ça que vous l'appelez ?

Elle.– Chacun l'appelle à sa manière. Transformation, métamorphose, identification.

Lui.– Vous l'appelez comment ?

Elle.– Vous qui ?

Lui.– Vous... les professionnels. Comment définis-tu ce que tu es en train de faire ?

Elle.– Le terme technique est interprétation.

Lui.– D'accord. Donc c'est ta première *interprétation*.

Elle.– Oui.

Lui.– Avec moi.

Elle.– Avec toi.

Lui.– Bon... ça aurait pu être pire, non ? En fait, non, ne me réponds pas, je ne veux pas le savoir.

Elle.– Tu es la meilleure option qui pouvait m'arriver.

Lui.– Bien. Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Mais comme tu peux l'imaginer, je ne peux pas savoir si tu dis la vérité ou si tu joues simplement ton rôle.

Elle.– Et avec elle, avec Andrea, comment savais-tu qu'elle ne jouait pas ?

Lui.– Je le sentais.

Elle.– Tu apprendras à le sentir avec moi aussi. Donc, il n'y aura aucune différence.

Lui.– Très bien. Après tout, c'est toi la professionnelle. Je dois apprendre à te faire confiance. À te voir comme une personne et non comme *un objet*. Et de toute façon, tu n'en es plus un — tu l'étais encore ce matin, mais depuis que tu es entrée ici, dans notre maison, *notre espace sacré*, tu es devenue une autre. Tu es devenue *elle*, tu es devenue Andrea — si je t'appelle Andrea et que je continue à t'appeler Andrea, tu deviens Andrea. Je te donne un nom, je te rebaptise, je te fais mienne comme un satrape oriental qui s'achète une vierge. D'autant plus qu'ils t'ont réalisée à l'identique. Même la voix.

Elle.– Nous ne devrions pas en parler comme ça.

Lui.– Tu as raison. J'ai été vulgaire. Je te demande pardon. C'est que parfois je suis maladroit. Andrea me le disait souvent aussi — tu es maladroit, tu es vraiment le

genre de personne qui fanfaronne et qui finit par casser les objets qu'elle manipule.

Elle.– *Fanfaronne*.

Lui.– C'est ce qu'elle disait.

[...]

Quatrième Acte

[...]

Elle.– Nous sommes au théâtre. Andrea est sur scène, face au public. Elle joue. C'est ce qu'elle aime le plus au monde. Mais tout à coup lorsqu'elle est devant le public, elle se bloque avant même de commencer. Une douleur, dont elle ne sait pas si elle est physique ou mentale, traverse son corps et obscurcit ses pensées. Quelque chose ne va pas — pense-t-elle, ou peut-être elle dit *quelque chose ne fonctionne pas*. Elle lève les yeux et regarde son public, son public bien-aimé, qui attend qu'elle commence, et elle pense — ou peut-être le dit-elle : voici mon public, plein de courtoisie et de gentillesse, qui me regarde en silence et se dit *bien sûr, ce spectacle est étrange, très verbeux, et il ne va nulle part*. Ce n'est pas ça ? Bien sûr que si : en effet, nous n'allons nulle part. Nous sommes tous immobiles. Elle pense — ou peut-être le dit-elle : vous entendez ? Là dehors, le monde brûle, la tempête est proche, et nous restons ici, bien au chaud, en sécurité, en pensant au dîner, au métro, au retour à la maison, à la journée

de demain — mais maintenant, je vous demande : que ferez-vous quand la guerre arrivera ? Parce que la guerre arrivera — vous le savez. La guerre arrivera, et ce sera la fin des éternels bavardages autour du néant, des débats sur le jeûne intermittent, des astérisques et des discussions sur le schwa — la guerre arrivera, et ce sera la fin du yoga le mardi, des recettes de *JauneZafran*, des films sur la banlieue romaine, des Shakespeare en costumes modernes, des gourdes colorées, des sacs-à-dos avec des slogans amusants, et des étés à la mer, à la montagne ou au lac. La guerre arrivera, et les soldats défonceront les portes des maisons, et nous devrons nous cacher dans les caves. La guerre arrivera, et à l'heure où vous allez aujourd'hui au théâtre, vous devrez respecter le couvre-feu, vous aurez une arme à la maison et garderez la lumière éteinte, dans la terreur que quelqu'un défonce votre porte et vous tue pour un peu de nourriture ou un bidon d'eau. Ça ne fait pas si longtemps que c'est arrivé pour la dernière fois. Cela *arrivera* encore. C'est en train d'arriver. La guerre arrivera, et dans le ciel étoilé, nous verrons osciller les lumières des drones de combat. La guerre arrivera, et sur les villes dans lesquelles nous marchons maintenant tranquillement, la jungle se déchaînera *à nouveau* : la violence, la faim, la survie. Certains d'entre vous découvriront qu'ils ont une âme de guerrier, tandis que d'autres, la majorité, je le crains, découvriront qu'ils sont des objets inutiles et maladroits, de vieux débris d'une époque révolue, lorsque ça avait encore du sens d'avoir des esprits abstraits, uniquement dévolus à la pensée. La guerre arrivera, et nous découvrirons sur notre peau combien de temps et de douleur il faut pour aller de l'avant, et combien il est facile, au contraire, de régresser à l'ère de la pierre et du bâton. La guerre arrivera, et peut-être nous retrouverons-nous comme à Leningrad, le soir du 9 août 1942 — avec les nazis aux portes, les corps des morts entassés dans les rues, les hurlements des chiens et

des chats tués pour se nourrir — mais la salle de concert de la Philharmonie déborde de monde. Les musiciens tremblent de froid et de faim, et il y a un silence — pour une fois, les canons nazis se taisent, car une contre-attaque soviétique les a réduits au silence — une contre-attaque menée uniquement pour cela : deux heures de silence pour que la musique puisse être jouée, et que partout dans la ville, sous les haut-parleurs installés spécialement, tous puissent l'entendre — le peuple épuisé et désespéré rassemblé dans les rues, et même les nazis dans leurs chars, que tous entendent que le peuple est vivant, que quelque chose d'humain continue de battre. Et peut-être, quand la guerre arrivera, nous nous retrouverons ainsi, sous les haut-parleurs de l'histoire. Peut-être sommes-nous déjà sous ces haut-parleurs, avec les nazis aux portes, dans le son d'une musique ultrasonique, capables seulement de pleurer et de penser *l'homme ne finira pas avec ces bombes — l'humanité continuera de renaître*. Ou peut-être est-il déjà trop tard. Quelque chose s'est brisé au milieu du temps et maintenant cela gangrène. Cela a-t-il encore un sens d'être ici ensemble ? Cela a-t-il encore un sens que je vous parle ? Ici et maintenant — hors de toute fiction narrative — un groupe de personnes rassemblées autour d'un rituel que nous appelons *théâtre* ? Cet endroit devrait être autre chose : un lieu d'inquiétude et de terreur, une assemblée toujours au bord de l'insurrection, un projecteur allumé sur la fin du monde, au lieu de cela il est devenu un refuge, pour nous abriter de la merde qui est dehors. Seulement maintenant, les murs se fissurent, et la merde s'y déverse, et nous ne savons pas quoi faire. Pendant des siècles, nous avons oublié toute la méchanceté du Réel — la stupide réalité de la Réalité. Nous avons essayé de liquider le Réel, de le mettre de côté, de le tenir à l'écart. Mais le Réel n'a pas cédé à nos ridicules tentatives de le contenir. Le Réel n'est pas devenu une idée, il ne s'est pas dissout dans un concept, il ne

s'est pas révélé dans les lumières du Progrès — le Réel est resté là, et maintenant il déborde et nous renvoie notre propre merde. Nous pensions peut-être qu'en tirant la chasse, le siphon emporterait la merde ailleurs, dans un autre monde ? Eh bien non : il n'y a pas d'ailleurs — il n'y a pas d'autre monde. Il n'y a que *ce monde* — et nous n'en avons pas un autre. Et vous vous demandez — pourquoi ne disparaît-elle pas ? Pourquoi ne s'évapore-t-elle pas, ne se dissout-elle pas, ne se sublime-t-elle pas ? Elle ne le fait pas parce qu'elle est Réelle. La merde, c'est le Réel. Le Réel, c'est la merde. Le Réel est en train de gagner. Il a officiellement gagné. Mon seul soulagement est que, quand tout sera fini, je ne serai plus là. Je m'arrête ici. À partir de maintenant, je ne parlerai plus. Merci. Bonne soirée à tous.

Un homme attend une femme. Lorsqu'elle arrive, il l'accueille avec joie, lui parle avec tendresse et l'appelle par le nom de sa femme — qui est pourtant décédée l'année précédente. Ensemble, ils retracent leur extraordinaire histoire d'amour, revivant ses moments les plus intenses et décisifs, de leur première rencontre à son dernier adieu. Mais cette femme n'est ni vraiment son épouse, ni un fantôme : c'est un être artificiel créé pour aider ceux qui ont perdu un être cher et ne parviennent pas à supporter le vide laissé par son départ.

THÉÂTRE
EN TRADUCTION

ISBN 978-2-84705-329-6



14 €